

Le sort des Aigles napoléoniennes pendant la campagne de 1812,

par Igor A. GROUTSO.

Il y a beaucoup d'événements du passé de la France, de la Russie et de la Biélorussie auxquels on s'intéresse constamment. L'un d'entre eux est la Campagne de 1812 dont un certain nombre d'opérations se déroulèrent sur le territoire biélorusse ; on peut juger de l'importance de l'intérêt qui lui a été accordé par les nombreux documents qui s'y rapportent et notamment les mémoires de ceux qui y participèrent directement. Parmi les plus connus, on cite les souvenirs du Comte de Ségur et, depuis plus de 180 ans, aucune étude sur cette période ne se fait sans les consulter.

Un curieux épisode y est mentionné, celui de l'incinération, dans le bourg biélorusse de Bobr, des drapeaux de tous les Corps de l'Armée française, sur l'ordre de l'Empereur; on lit: «le 23... Napoléon se fit apporter les Aigles de tous les corps et les brûla » (1). Dans la littérature historique russe, ce fait a été allégué pour la première fois par l'historien Mikhaïlovski-Danilevski, historiographe officiel de la Guerre de 1812 (2). Son étude eut le soutien de l'Empereur Nicolas I^{er}, ce qui donna une sorte d'authenticité à tout ce qui y écrivit. Depuis lors, dans l'historiographie russe ou soviétique, l'épisode de la destruction des drapeaux français est considéré comme un fait hors de discussion, témoignant de la situation désespérée où se trouvait tombée la Grande Armée avant même la traversée de la *Bérésina*, en Novembre 1812 (3).

En effet, après avoir quitté Moscou, les Français connurent une situation très difficile qui devint très grave lorsque les troupes russes se furent emparées du passage de la *Bérésina*, ce qui signifiait l'encercllement de la Grande Armée. Selon Ségur, après avoir appris cette situation, Napoléon aurait ordonné de détruire les drapeaux de tous les Corps. Mais l'Empereur n'aurait pris de telles mesures

(1) - Comte de SÉGUR, *La campagne de Moscou. Mémoires du Général français comte de Ségur qui y participait*, (Moscou, 1911), p. 175.

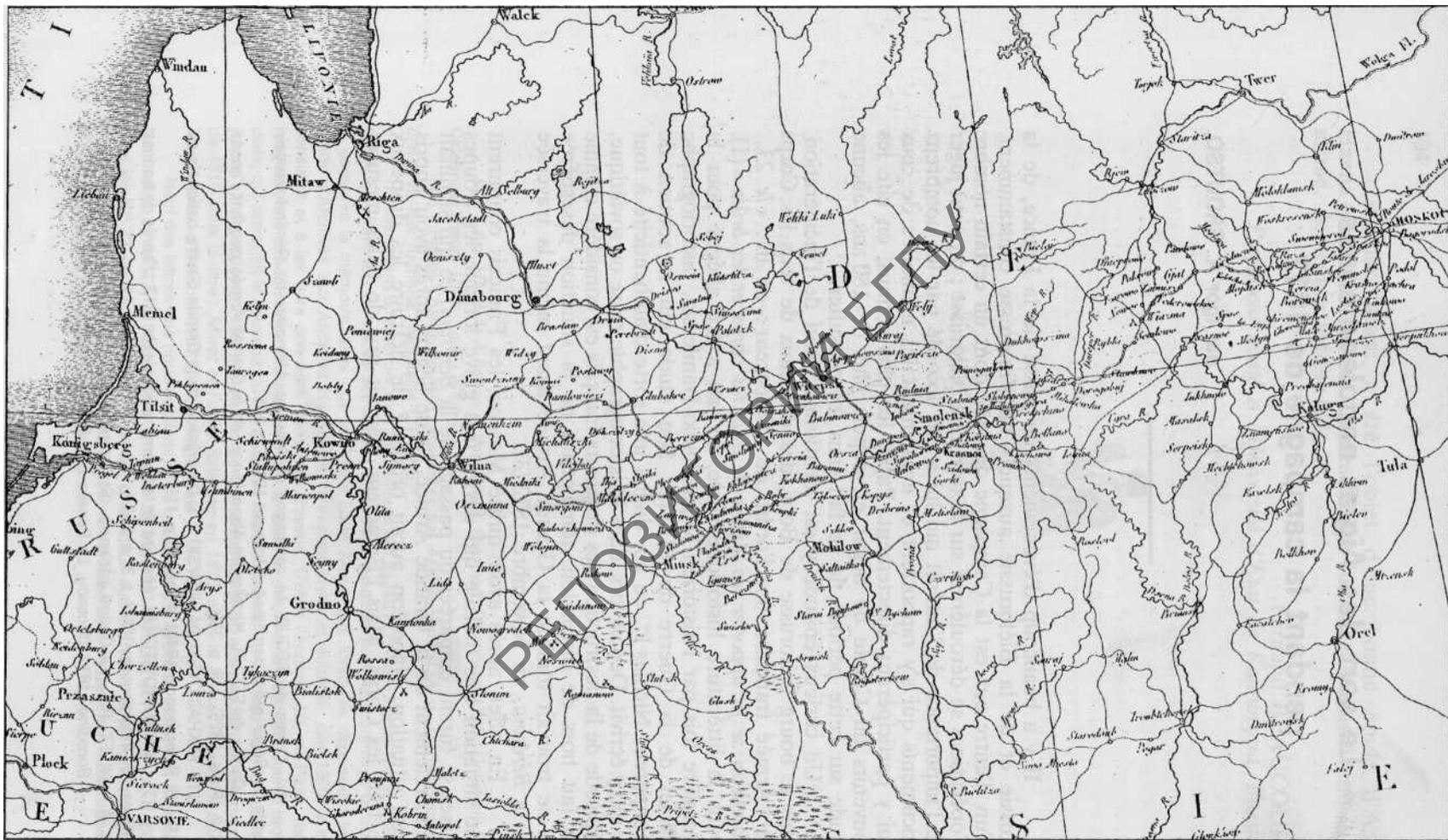
- Comte de SÉGUR, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*, (Paris, 1825), t. II, p. 330.

(2) - MIKHAÏLOVSKI-DANILEVSKI v. I., *Description de la Grande Guerre nationale de 1812*, (St Petersburg, 1840), 4^e partie, p. 115.

(3) - BOGDANOVITCH M., *Histoire de la Guerre nationale de 1812, d'après de bonnes sources*, (St Petersburg, 1860), t. 3, p. 251.

- NIVET, P.A., *La Guerre nationale*, (St Petersburg, 1911), t. V, p. 694.

- *Borodino, 1812*, (Moscou, La Pensée Ed., 1987), p. 283.



Extrait de la CARTE (1824) d'A.M. PERROT pour Y Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812, du comte de SÉGUR.

(Collection F. Beaucour.)

que si la capitulation était devenue inévitable ; or, ce n'était pas le cas ! Les troupes françaises se trouvaient certes, sur le territoire biélorusse, dans une situation difficile, mais qui était loin d'être désespérée. Ceux qui participaient à la campagne diront plus tard que « les vivres n'étaient pas réellement rares et qu'en général l'Armée n'avait pas manqué de ravitaillement ni d'habillement dans cette région jusqu'à la *Bérésina* ; elle était convenablement nourrie et trouvait souvent des abris chauds » (4).

Les vivres parvenaient des magasins constitués à Doubrovno, Orcha, Tolotchine, Molodetchno, Ochmiani et Smorgoni. La population locale, contrairement à la population des provinces russes, se comportait envers les Français d'une manière assez loyale, en considérant Napoléon comme un garant de la restauration de la République (polono-lithuanienne) indépendante. Et, cette loyauté, elle la marquait par des actes biélorusses qui ont indiqué les gués de la *Bérésina* à la Brigade de Corbineau, ce qui a rendu plus facile, à la Grande Armée la rupture de son encerclement (5). De plus, les troupes des Maréchaux Oudinot et Victor pourront se réunir à la Grande Armée. Ainsi l'Armée française représentait toujours une force assez redoutable et Napoléon n'avait pas besoin de recourir à des mesures extrêmes comme l'incinération des drapeaux, ce qui sous-entendait l'inévitabilité de leur perte ou de la capitulation.

Les souvenirs des autres participants à la campagne de Russie ne confirment pas non plus la version de Ségur. Ils témoignent qu'à mesure de l'aggravation de la situation, les chefs de certaines unités prenaient des mesures indépendantes pour conserver les drapeaux. Ainsi, le Commandant du Corps Wurtembergeois, à la sortie de Viazma, ordonna d'enlever les soies des hampes et de les confier au soin des soldats les plus résistants qui en entouraient leur corps ; les médecins devaient, lors des combats, les soigner en premier lieu (6).

A mesure que la Grande Armée se retirait, ses effectifs fondaient et plusieurs régiments ne pouvaient garantir une défense sûre de leurs drapeaux. Ainsi, lors du passage du *Dniepr*, les troupes russes prirent trois drapeaux français trouvés dans un fourgon qui s'était séparé du convoi (7). A la suite de cette perte, à Orcha, Napoléon rendit les commandants des Régiments responsables des drapeaux (8). D'après ce que l'on voit, il s'agissait de leur conservation et non de leur destruction. Les unités les plus aptes au combat continuaient la retraite sous leurs drapeaux.

(4) - LIPRANDI I.P., *Observations tirées principalement des sources étrangères sur les causes réelles de la défaite des troupes napoléoniennes en 1812*, (St Pétersbourg), 1855, p. 96.

(5) - *La Russie de la première moitié du XIX^e siècle vue par un étranger*, (Lenisdat, 1991), p. 318.

(6) - ROOS, *Avec Napoléon en Russie. Mémoires d'un Médecin sur la campagne de 1812*, (St Petersburg, 1832), p. 93.

- ROOS, *Avec Napoléon en Russie...*, (Paris, 1913), p. 162.

(7) - *La Guerre nationale de 1812. Les matériaux des Archives militaires*, (St Petersburg, 1912), t.XX, p. 50.

(8) - KHARKÉVITCH V. I., *La Bérésina en 1812*, (St Petersburg, 1898), p. 51.

Les habitants du village de Studianka où eut lieu la fameuse traversée se rappelaient plus tard que, pour la construction des ponts, les sapeurs avaient démolé toutes les maisons, sauf une où se réchauffaient Napoléon et «*les gardes des Aigles, car les Aigles mêmes étaient rassemblées dans cette maison* » (9).

Ainsi, les informations de Ségur sur l'incinération des drapeaux de tous les Corps de l'Armée française dans le bourg de Bobr ne sont pas confirmées par les autres sources. Mais peut-être y eut-il destruction des drapeaux de certaines unités militaires qui disparurent dans la retraite.

Il est bien connu que, pendant la retraite de Moscou, la Cavalerie française subit les plus grandes pertes. Les chevaux mouraient de faim et se brisaient les jambes sur les chemins glacés. A ce propos, il est intéressant de citer la souvenir du représentant de la Grande-Bretagne auprès de l'Etat-Major de l'Armée russe, Robert Wilson. Les Cosaques qui l'accompagnaient trouvèrent, après les premiers froids, les chevaux morts du convoi français. Après les avoir examinés, ils se mirent à danser de joie en montrant les fers à cheval et en disant : «*Par la volonté de Dieu, Napoléon a oublié qu'il y a des hivers chez nous. Les os de nos ennemis resteront en Russie !* » (10).

Les Cosaques avaient raison dans leurs suppositions. L'absence de fers pour l'hiver a eu le plus funeste effet sur toutes les unités de l'Armée française dans l'utilisation des chevaux. Le Général bavarois Preisingen, prisonnier, affirmait qu'il n'avait pu se procurer des fers d'hiver pour son cheval qu'à Smolensk, ayant payé 3 louis d'or au palefrenier de l'Empereur (11). Que doit-on dire alors des simples cavaliers ? Napoléon lui-même l'a reconnu, après la bataille près de Krasnoïé : «*les chevaux de l'Armée périssaient par milliers... Plus de 30 000 chevaux périrent en peu de jours; notre Cavalerie se trouva toute à pied*» (12). De ce fait, déjà, à l'entrée de la Biélorussie, la Cavalerie française avait cessé d'exister comme arme. A Orcha, Napoléon ordonna de compléter les unités d'infanterie de l'Armée par des Cavaliers sans chevaux. Les chevaux de selle qui existaient encore alors suffisaient à peine pour constituer l'«*escadron sacré* », comme Garde de l'Empereur (13). Les drapeaux des unités de Cavalerie licenciées devaient être remis aux convois de l'Empereur protégés par la Garde.

(9) - IGNATIEV R.G., *Le village de Studianka, le lieu du passage de la Bérésina par Napoléon I^{er}*, dans le *Bulletin du Gouvernement de Minsk*, 1877, N° 33.

(10) - Robert WILSON, *Le témoin oculaire de la Campagne de 1812* dans *Recueil militaire*, 1860, N° 12, p. 326.

- Les fers d'hiver pour les chevaux se distinguaient des fers ordinaires par des crampons en acier ajoutés.

- CAULAINCOURT, *Mémoires*, (Paris, 1933), t. II, p. 63, 65, 79 sur les fers à glace qui manquaient aux Français.

(11) - *Le 29^e Bulletin de l'Armée française, avec quelques observations d'un Officier russe*, dans *Le Messenger de l'Europe* (Viestnik Evropy), (1813), 68^e partie, p. 258.

(12) - *Supra*, p. 287.

- NAPOLÉON, *Correspondance*, t. XXIV, N° 19365: 29^e Bulletin.

(13) - NIVET, P.A., *La Guerre nationale de 1812*, (St Petersburg, 1911), t. V, p. 647.

- FAIN, *Manuscrit de 1812*, (Paris, 1827), t. II, p. 322. A Orcha, forcé d'opter, Napoléon sacrifia les équipages de pont pour en donner les chevaux à l'artillerie.

Les préparatifs nécessaires à la traversée de la *Bérésina* exigeaient de renforcer la mobilité des unités d'avant-garde, des moyens de transport pour celles-ci, des chevaux pour les convois et des chariots pour le transport de l'artillerie et des munitions. On sait que, notamment à Bohr, Napoléon ordonna de réduire la quantité des voitures des convois en détruisant celles qui étaient les moins utiles (14). Comme alors les unités de Cavalerie étaient déjà licenciées, leurs drapeaux auraient pu avoir été brûlés ; or, les documents officiels à ce sujet n'apparaissent pas et il est peu probable qu'ils aient jamais existé en raison des difficultés de la situation et de la nécessité de prendre des mesures urgentes. Le témoignage de l'un des participants à la retraite en serait-il une confirmation indirecte lorsqu'il déclarait : «23. *L'Empereur arrive à Bohr. Les aigles des Régiments de Cavalerie sont brûlées; de cette manière, nous sommes sûrs qu'on ne nous les prendra pas*» (15).

En tenant compte de ce qui précède, on est en droit d'admettre que Ségur n'était pas exact dans ses souvenirs en parlant de la destruction des Aigles de tous les Corps français à Bohr ; s'agirait-il, peut-être, simplement de l'incinération des drapeaux des unités de Cavalerie licenciées ?

Il s'agirait alors d'une mesure de précaution raisonnable, mais en aucun cas d'un acte de désespoir à la veille d'une capitulation inévitable. Les combats qui furent livrés pour la traversée de la *Bérésina* nous confirment à cet égard : ce ne furent pas des combats livrés par un ennemi démoralisé, mais une véritable bataille à forces égales de part et d'autre, au cours de laquelle chaque partie avait ses objectifs concrets. Napoléon sut réaliser la traversée et briser l'encerclément : la victoire fut la sienne.

La retraite des unités de la Grande Armée qui avaient traversé la *Bérésina* perdit bientôt son organisation et les drapeaux conservés auraient pu facilement tomber dans les mains ennemies. Pour essayer de prévenir ce fait, Napoléon ordonna, lorsqu'il se dirigeait vers Molodetschno, de ne conserver qu'un seul drapeau dans chaque Régiment et de mettre les autres dans le convoi (16). C'est justement de ces drapeaux dont Robert Wilson voulait parler lorsqu'il affirmait que, parmi les restes de la Grande Armée qui avaient pu sortir de l'Empire russe se trouvait un détachement spécial d'officiers et de sous-officiers qui avaient la charge de garder les drapeaux. Il affirmait aussi que, au cours de toute la période de la Guerre de 1812, les troupes russes avaient pris à l'Armée française 75 drapeaux (17). Les sources d'Archives permettent de préciser et de concrétiser le sort de quelques-uns d'entre eux.

Ainsi, lors de la bataille de Krasnoïé, le sous-officier Iliia Bezmolitivine s'empara du drapeau du 127^e Régiment d'infanterie de ligne et le conserva pour lui comme trophée ; en 1826 il voulut le vendre pour 115 roubles, mais il en fut empêché par la police

(14) - NAPOLÉON, *Correspondance*, t. XXIV, N^{os} 19346 et 19350.

(15) - *Les Français en Russie. L'année 1812, d'après les mémoires des contemporains étrangers*, (Moscou, 1912), 3^e Partie, p. 140.

- Maréchal de CASTELLANE, *Journal*, (Paris, 1895), 1.1, p. 192.

(16) - Archives centrales historiques de l'Etat de l'URSS, F 1409, Inv. 1., Aff. 710, L. 163.

(17) - R. WILSON, *op. cit.*, p. 334, 336.

qui retint l'objet qui fut envoyé à St Petersburg pour être présenté à l'Empereur Nicolas I^{er} (18).

De septembre à décembre 1812 on prit et on envoya à Saint Petersburg 27 drapeaux comme trophées, y compris les étendards des 4^e, 9^e et 14^e Régiments de Cuirassiers, l'étendard des lanciers, le drapeau de Wurtemberg, 5 drapeaux français de Bataillon, le drapeau du 21^e Régiment d'infanterie, avec des glands en or.

En novembre 1812, dans la province de Minsk, le marchand Chmouila Danilovitch trouva sur le cadavre d'un soldat français le drapeau du 44^e Régiment d'infanterie ; en juillet 1813, il fut envoyé à St Petersburg.

En janvier 1813, le Maréchal de la noblesse de Youkhnovo, Khrapovitski, remit aux autorités l'étendard d'honneur français donné au 28^e Régiment de Dragons pour la bataille de Wagram par Napoléon ; il l'avait acheté à des paysans au marché du village de Lubovitchi, à 25 verstes de Smolensk.

En Mai 1813, on avait ajouté aux trophées l'étendard français du 2^e Régiment de Cavalerie légère. C'était le Cosaque Kalina Batalchtchikov qui s'en était emparé lors de la bataille qui avait eu lieu près du village de Gigemori (19) ; il l'avait trouvé cousu dans la doublure d'un uniforme.

On rapportait aussi comme trophées d'honneur de l'Armée russe les Aigles de bronze qui surmontaient les hampes des drapeaux français. En juillet 1813 les soldats du 2^e Régiment russe de sapeurs, lors des travaux de reconstruction des culées du pont sur la *Bérésina*, trouvèrent « l'Aigle de l'étendard des troupes polonaises ».

En avril 1814, le Gouverneur militaire de Minsk, le Général-Major Ignatiev fit parvenir au Commandant en chef à St Petersburg « l'Aigle française prise le 17 novembre 1812 (29 novembre) lors de la traversée de la rivière la *Bérésina* par l'ennemi près du village de Studianka » (20).

Une Aigle a été, d'autre part, déposée au Musée de Borisov, il y a une trentaine d'années (21).

Selon l'ordre de l'Empereur Alexandre I^{er} les drapeaux et les aigles de l'armée napoléonienne dont on s'était emparé étaient immédiatement envoyés à Saint Petersburg et installés devant son bureau au Palais d'Hiver.

Il arrivait souvent que l'on n'ait pu prendre un drapeau entier, mais seulement une partie de la soie ou l'aigle. Dans ces cas les spécialistes de l'arsenal de Petersburg, en suivant les modèles originaux à leur disposition, montaient les aigles qui manquaient au sommet des hampes, ou fabriquaient des hampes et redonnaient ainsi aux drapeaux leur aspect d'origine.

A la veille de grandes fêtes religieuses orthodoxes, escortés d'un escadron de cavaliers-gardes et de gardes à cheval, les drapeaux

(18) - *La Russie d'autrefois*, (Rouskaia Starina), 1903, t. CXVI, p. 316.

(19) - Voir la Carte : Jijmory, entre Wilna et Kowno (Ziezmariai, en Lituanie actuelle). Ney atteint Jijmory le 11 décembre 1812.

(20) - Archives centrales historiques de l'Etat de l'URSS, F. 1165, Inv. 1, Aff. 134, L 1, 3, 4, 13, 18, 44, 54, 64, 66, 98.

(21) - Voir, dans ce N° : V. RAKHOVITCH, *L'Aigle du Musée de Borisov*.

furent retirés du Palais d'Hiver et solennellement transportés à la Cathédrale de Kazan pour y être conservés pour toujours (22).

Igor A. GROUTSO, *Docteur en Histoire,*
Professeur à l'Université de Minsk, Biélorussie.

РЕПОЗИТОРИЙ БГПУ